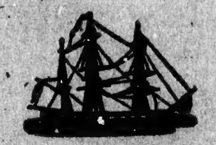


HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS.

NOUVELLE EDITION.



MONTREAL:
CHEZ J. B. ROLLAND, LIBRAIRE,
8, RUE SAINT-VINCENT.

1858.

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS.

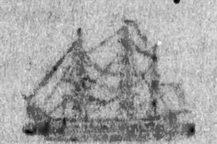
NOUVELLE EDITION.



MONTREAL:
CHEZ J. B. ROLLAND, LIBRAIRE,
8, RUE SAINT-VINCENT.

1858.

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & LAPLANTE.
No. 11, RUE STE. THERESE.



HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS

CHAPITRE I.

SES TALENTS.

Au nord des Gaules, sur les bords de la mer est une ville appelée Calais. Un des riches négocians de cette ville avait un fils unique à qui il avait donné toute l'éducation nécessaire pour lui former l'esprit et le corps ; la nature l'avait doué des charmes de l'un et des grâces de l'autre ; aussi ses maîtres le virent bientôt dépasser leurs espérances.

Il s'attacha sur toutes choses à l'art de naviguer, et lorsqu'il eut joint la pratique à la théorie, il fut le plus brave et le plus excellent homme de mer de son temps. Son courage ne lui permit pas de languir dans une molle oisiveté ; il engagea son père à lui équiper un vaisseau assez fort pour nettoyer la côte d'un nombre infini de corsaires, que le grand commerce des habitans de Calais y avait attirés, et qui faisaient mille brigandages dans ces mers.

Son père loua son audace, et lui fournit abondamment tout ce qu'il lui fallait pour l'exécution d'un si beau projet. Tout étant prêt, il mit à la voile, et sa valeur, soutenue par sa prudence, le servit si bien, qu'ayant battu ces vo-

leurs de mer en plusieurs rencontres, il les détruisit si parfaitement qu'il n'en paraissait plus.

Ces actes de courage portèrent les habitans de la ville de Calais à un tel degré de reconnaissance, qu'ils lui préparèrent des arches de triomphe, en joignant à son nom celui de la ville, comme lui étant redevable de son repos et de la sûreté de son commerce.

CHAPITRE II.

IL EST BATTU PAR UNE TEMPETE.

Ce jeune héros était prêt par son retour à jouir des honneurs qui l'attendaient, lorsque son vaisseau fut battu par une si cruelle tempête, qu'il fut porté dans des mers inconnues.

Le calme ayant succédé à l'orage, et Jean de Calais ayant mis en usage tout ce que l'art et l'expérience lui avaient appris pour trouver la terre, il découvrit une île, et s'en approcha; et ayant mis la chaloupe en mer, il aborda au bord d'un bois, dans lequel il entra suivi de ses huit soldats.

Sa surprise fut extrême de le trouver taillé et coupé par de grandes et belles allées; cela lui parut surprenant dans un pays qu'il avait cru inhabité ou barbare. Mais son étonnement s'augmenta, lorsque s'étant avancé il entendit parler flamand, langue qui lui était familière. Il conduisit ses pas vers les voix qu'il venait d'entendre, et vit trois hommes superbement vêtus qui s'approchèrent de lui avec politesse.

Jean de Calais les pria de lui apprendre dans quel pays il était, et s'il y avait sûreté pour lui et pour sa troupe. Qui que vous soyez, lui répondit un d'eux, je trouve surprenant que vous ignoriez que vous êtes dans l'Orimanie, état florissant où règne le Roi du monde le plus juste, de qui la sagesse a

dicté des lois auxquelles il s'est soumis lui-même, et dont l'observation religieuse fait le bonheur de cet empire. Ne regrettez pas d'y être abordé, vous y serez en assurance.

Montez sur cette hauteur, ajouta-t-il, qui vous cache la grande et superbe ville de Palmanie, qui sert de capitale à ces riches états. Vous y verrez cette rivière majestueuse qui forme le plus beau port de l'univers, et dont l'abord est la sûreté de toutes les nations.

Jean de Calais le remercia, et charmé des grâces que lui faisait la fortune, il s'avança sur le sommet qui lui cachait la ville ; il découvrit le plus beau pays du monde et descendit dans cette capitale, le cœur rempli de joie. Mais étant arrivé dans une grande place, il vit le corps d'un homme déchiré par les chiens ; cet objet lui fit horreur ; il se repentit de s'être engagé si avant. Il demanda cependant, pourquoi dans une si grande ville, et dont les lois paraissaient si sages, il ne se trouvait personne d'assez charitable pour faire donner la sépulture à ce malheureux.

On lui répondit qu'il subissait la peine de la loi, qui ordonnait que tous ceux qui mouraient sans payer leurs dettes étraient jetés aux chiens pour en être la proie ; et que leurs âmes étaient errantes et ne pouvaient entrer dans le lieu de repos destiné aux justes ; qu'on faisait cette punition publiquement, parce qu'il se trouvait souvent des personnes assez généreuses pour payer les dettes de ces malheureux, et faire donner la sépulture à leur corps.

Il n'en fallut pas davantage à l'âme magnanime de Jean de Calais. Excité par sa compassion, il fit publier sur le champ, au son de la trompette, par toute la ville, que les créanciers de cet homme n'avaient qu'à lui faire voir leurs titres, qu'il les payerait ; et le lendemain ayant fait entrer son vaisseau dans le port, il prit l'argent nécessaire pour satisfaire à sa parole ; et fit d'honorables funérailles au cadavre du défunt.

Après avoir reçu les louanges dues à une si belle action, il ne songea plus qu'à prendre connaissance du trajet qui conduisait à Calais pour en pouvoir donner connaissance à sa patrie, et lui ouvrir un chemin qui facilitât un négoce utile aux deux nations.

CHAPITRE III.

SA COMPASSION ET SA GENEROSITE.

Un soir qu'il se retirait d'assez bonne heure sur son bord il aperçut un vaisseau qui venait de mouiller auprès du sien, sur le pont duquel il vit deux dames fondant en pleurs. Elles étaient magnifiquement parées; et leur air fit juger à Jean de Calais qu'elles étaient d'une naissance distinguée. Il s'informa à qui appartenait ce vaisseau; il apprit qu'il était à un corsaire qui venait d'entrer dans le port, que les deux personnes qu'il voyait étaient des esclaves qu'il vendrait le lendemain.

Le cœur sensible de Jean de Calais fut touché de leur malheur, et il forma le dessein de les retirer de l'abîme dans lequel elles allaient tomber. Pour cet effet il demanda le corsaire, il lui donna ce qu'il demandait, et fit venir les deux esclaves sur son bord.

Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elles eurent ôté leurs voiles, de voir deux jeunes beautés, capables d'attendrir l'âme la plus barbare! les pleurs qu'elles répandaient ne faisaient qu'augmenter leurs charmes, et semblaient leur servir d'armes pour vaincre tous les cœurs. Une des deux surtout frappa celui de Jean de Calais, d'un trait dont il ne put se défendre; et sur le champ il l'aima.

Après avoir donné quelque temps à l'admiration que lui inspirait son amour naissant, il les consola et leur dit qu'elles étaient libres, et qu'un secret inviolable suivrait

l'action qu'il venait de faire, et qu'en les retirant des mains du pirate, il n'avait pas d'autre dessein que de les rendre à leurs parens sans rançon.

Ces paroles généreuses rassurèrent les belles captives, et les termes les plus obligeans lui marquèrent leur reconnaissance. Quelque temps après, il mit à la voile; sa navigatiou fut si heureuse, qu'il se trouva bientôt sur les côtes d'Albion, où le mauvais temps l'obligea de relâcher. Pendant le voyage il ne passait pas un moment sans être auprès de ses esclaves, et comme il était jeune, insinuant et fait pour plaire, il trouva bientôt le chemin du cœur de celle qui l'avait charmé. Le même trait les blessa si profondément, qu'ils ne purent se le cacher longtemps; ils s'aimèrent, ils se le dirent, et ne consultant que la vivacité de leurs sentimens, ils se jurèrent un amour éternel.

CHAPITRE IV.

SA GRANDEUR D'AME.

Lorsque Jean de Calais fut assuré de son bonheur, il pria cette jeune beauté de lui déclarer qui elle était, et par quel accident elle et sa compagne avaient été enlevées par le pirate. Ne croyez pas, madame, ajouta-t-il, que ma curiosité ait nul motif désobligeant; qui que vous soyez, il n'est rien que je ne trouve au-dessous de vous, et pour vous prouver ce que je dis, je vous donne ma foi dès ce moment, sans en savoir davantage, si vous voulez bien m'accepter pour époux.

Je reçois avec plaisir, lui répondit la belle esclave, la foi que vous m'offrez, je vous donne la mienne, et fais tout mon bonheur d'être unie à vous pour jamais. Mais pour ma naissance, souffrez que je vous en fasse un mystère que je trouve nécessaire au repos de ma vie. Qu'il vous suffise de savoir

que le Ciel ne m'a pas fait naître indigne de vous, et d'apprendre que je me nomme Constance, et ma compagne Isabelle. Je n'ai point soupçonné votre curiosité d'avoir rien d'offensant pour moi ; ne vous offensez pas non plus du silence que je m'impose ; notre amour l'exige de moi. Je dois me taire pour être à vous : et je veux éloigner de mon esprit tout ce qui pourrait m'empêcher de suivre un penchant plus fort que ma raison. Jean de Calais était trop amoureux pour presser la belle Constance après un tel aveu ; il lui promit de ne lui en plus parler, et sans consulter davantage, ils s'unirent pour jamais.

CHAPITRE V.

ISABELLE MONTRE SA SURPRISE A CONSTANCE.

Cependant Isabelle qui avait été témoin de leur amour et de leur union, prenant le moment que Jean de Calais était occupé à donner des ordres dans son vaisseau, ne put s'empêcher de marquer sa surprise à Constance, sur l'action qu'elle venait de faire. Quoi ! madame, lui dit-elle, est-il possible que l'amour vous aveugle assez pour oublier qui vous êtes ! Croyez-vous pouvoir vous cacher toujours, et que les nœuds que vous venez de former ne soient point rompus lorsqu'on saura où vous êtes. Je ne parle point pour moi : dans quelque obscurité que vous me mettiez, attachée à votre sort sans nulle réserve, je ne m'en séparerai jamais ; votre seule gloire m'intéresse et je ne puis voir sans douleur que vous abandonniez l'espoir le plus brillant pour écouter votre tendresse.

Je ne m'offense point, ma chère Isabelle, lui répondit Constance, du discours que tu me tiens. Je me suis dit mille fois les mêmes choses ; mais l'amour est le plus fort. Le sort brillant dont tu me parles n'a rien que d'affreux pour moi, ne pouvant le partager avec ce que j'aime, et je trouve l'obscurité qui te gène au-dessus du destin le plus

éclatant, puisqu'il me donne la liberté de suivre mon penchant. Mes nœuds dureront toujours en gardant mon secret, et je ne le découvrirai jamais, ou du moins ce ne sera que lorsque je verrai qu'on ne pourra le rompre qu'en faisant rejaillir sur moi une honte mille fois plus grande que celle de mon hymen avec le plus aimable homme du monde, puisqu'il m'aime assez pour ne me point quitter, et pousse encore cette tendresse à chérir ma tranquillité, et à ne jamais découvrir un secret d'où elle dépend.

C'est ainsi qu'elle imposa silence à sa compagne, qui ne voyant point de remède à ce qu'elle appelait un malheur, se résolut d'obéir. L'heureux Jean de Calais, charmé de posséder Constance, en rendit grâce au Ciel, et comblé des faveurs de la fortune et de l'amour, il se rembarqua et le temps, favorable à ses vœux, le fit aborder sans péril au port de Calais. Le bruit de son retour fut bientôt répandu ; son père et tous les habitans de la ville furent le recevoir, et lui rendirent les honneurs que méritaient ses actions héroïques.

CHAPITRE VI.

SON PERE DESAPPROUVE SON MARIAGE.

Mais quelle fut la douleur de ce jeune héros, de voir son père désapprouver son mariage avec sa chère Constance ! L'histoire qu'il fit comme il l'avait trouvée irrita son courroux, et quelque vive que fût la peinture que Jean de Calais lui fit de son amour pour elle et de ses vertus, ce père sévère ne lui put pardonner d'avoir pris un engagement qui paraissait fort au-dessous de lui ; il n'épargna rien pour l'obliger à l'abandonner : mais Jean lui protesta qu'on lui arracherait plutôt la vie, qu'il avait donné sa foi à la personne du monde

qui en était la plus digne, et qu'il la lui garderait jusqu'au tombeau. Le vieillard plus irrité que jamais par cette résistance, le bannit de sa maison malgré les sollicitations des principaux de la ville qui s'intéressaient pour lui, et lui ordonna de ne plus paraître à ses yeux.

Jean de Calais sensiblement touché de l'outrage que son père faisait à sa chère Constance, se retira dans une maison qui était près du port, avec elle et sa fidèle compagne. Ces altercations, entre le père et le fils, ne purent lui être cachées; et elle fut sensible au mépris que le père de son époux parut avoir pour elle. Cependant elle ne se démentit pas; toujours tendre, toujours fidèle, elle consola son cher époux; et l'année de son mariage à peine finie, elle accoucha d'un fils qui fit toute l'attention de ce cher époux. Plusieurs années se passèrent sans qu'il put attendrir son père; mais enfin étant pressé par des amis communs, celui-ci consentit à fournir à Jean de Calais de quoi équiper un second vaisseau, pour porter et établir un négoce éclatant avec les nations qu'il avait découvertes, espérant que l'absence et les hasards lui feraient oublier et Constance et son fils.

L'armement fut bientôt prêt, et quoiqu'il flattât les désirs de Jean de Calais par l'espoir d'acquérir une nouvelle gloire, il ne put voir arriver le jour de son départ sans ressentir une douleur amère d'être obligé de se séparer d'une épouse et d'un fils qu'il aimait si tendrement.

Constance de son côté n'était pas plus tranquille; les périls où s'allait exposer Jean de Calais, et la crainte qu'un fatal oubli ne la chassât de son cœur, troublèrent aussi son repos.

Elle répandait ses pleurs dans le sein de sa chère Isabelle, qui les partageait avec un zèle digne de l'une et de l'autre; mais enfin l'amour offrit à Constance un moyen de retenir son époux dans ses chaînes, et d'obliger son père à rougir du cruel traitement qu'il lui avait fait.

CHAPITRE VII.

DEPART DE JEAN DE CALAIS.

Elle cacha son dessein à sa fidèle Isabelle, craignant qu'elle ne l'en détournât. Mais lorsqu'elle vit qu'il n'y avait plus que peu de temps à s'écouler jusqu'au départ de son époux, elle se jeta à ses genoux en pleurant, en le priant de ne pas lui refuser deux grâces qu'elle avait à lui demander. Ce tendre époux la releva, et l'embrassant avec les marques de l'amour le plus vif, lui jura qu'il était prêt à tout lui accorder. Je vous conjure donc, lui répondit-elle, de me faire peindre sur la poupe de votre vaisseau avec mon fils et ma chère Isabelle ; lorsque cela sera exécuté, et que vous serez au jour de votre embarquement, je vous dirai la seconde grâce que j'exige de votre tendresse.

Jean de Calais ne trouvant rien dans cette demande qui ne flattât sa passion, en lui donnant occasion d'avoir sans cesse devant les yeux ce qu'il avait de plus cher, y consentit avec plaisir. Il employa à cet ouvrage les plus habiles peintres qu'il put trouver. Ils tr[illegible]aillèrent si promptement, qu'ils ne tardèrent pas son départ, et voyant le temps favorable, il en voulut profiter pour s'embarquer.

Alors la généreuse Constance, l'accompagnant jusqu'à son vaiseau : Voici le jour, lui dit-elle les yeux baignés de larmes, où tu dois accorder la dernière grâce que j'ai à te demander ; ainsi ne me refuse pas puisque tu me l'as promis Tourne la poupe de ton vaisseau du côté de Lisbonne, et va mouiller le plus près que tu pourras du château de cette ville ; c'est là que tu verras à quel point je t'aime et quel sacrifice t'a fait mon amour.

CHAPITRE VIII.

JEAN DE CALAIS ARRIVE A LISBONNE.

Quoique Jean de Calais ne put comprendre le sens d'un pareil discours, il lui promit d'exécuter ce qu'elle souhaitait; ils s'embrassèrent et s'étant séparés avec peine, il fit mettre à la voile, et l'âme remplie d'espoir, d'amour et de douleur, il tint parole à Constance. Sa navigation ayant été heureuse, il vint aborder directement sous le château de Lisbonne.

L'arrivée et la beauté de son vaisseau attirèrent presque toute la ville sur son bord. Le Roi de Portugal même sentit exciter sa curiosité par ce qu'on lui en dit, et voulut en juger par ses yeux. Il descendit de son château, suivi d'une nombreuse cour. Jean de Calais le reçut avec les honneurs dus à la Majesté Royale. Ce prince fut charmé de sa bonne mine, de son esprit et de l'air de grandeur qu'il répandait dans ses moindres actions.

Il examina avec soin la construction de son vaisseau, mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur le tableau qui ornait la poupe, il ne put s'empêcher de marquer son étonnement par un cri qui attira les regards de toute sa cour sur les mêmes objets. Chacun parut être agité du même trouble que le Roi; mais voyant qu'il gardait le silence, personne n'ôsa le rompre, et renferma ses pensées dans le fond de son cœur.

Jean de Calais surpris des divers changemens qu'il remarquait sur le visage du Roi, lui en demanda respectueusement la cause, et le supplia de lui dire s'il était assez malheureux pour qu'il eût trouvé dans son vaisseau quelque chose qui

lui déplût.—Non, répondit le Roi, en faisant un effort pour se remettre, je suis charmé que vous soyez abordé en ces lieux ; je veux que vous y soyez reçu comme vous le méritez ; mais je vous défends d'en sortir sans mon ordre.

A ces mots il se retira, et sa cour le suivit sans avoir la hardiesse d'ouvrir la bouche sur ce qu'elle venait de voir. Le Roi entra dans son cabinet, l'âme agitée de différents mouvements, qu'il eut peine à démêler lui-même.

Il s'était bien aperçu que ceux qui étaient avec lui avaient eu la même idée, ce qui le détermina à s'instruire au plus tôt de la vérité, pour ne pas donner le temps à ses courtisans de divulguer des choses que lui seul devait savoir. Cette résolution prise, il fit dire à Jean de Calais de le venir trouver.

Ce jeune guerrier n'était pas plus tranquille que le Roi ; il ne pouvait comprendre ce qui avait causé son trouble à la vue du portrait de Constance. Les dernières paroles de cette chère épouse lui revenaient dans sa mémoire, et les rassemblant avec les actions du Roi, il cherchait à pénétrer le mystère qu'elles renfermaient, lorsqu'il reçut l'ordre de ce Prince.

CHAPITRE IX.

JEAN DE CALAIS EST ADMIS CHEZ LE ROI.

Il y fut en remettant au ciel le soin de l'éclairer.

Le Roi le fit entrer seul dans son cabinet, et lui montrant un visage ouvert : Je suis persuadé, lui dit-il, que ce qui s'est passé tantôt vous a donné de l'inquiétude ; je ne puis cacher que j'en ai une que vous pouvez dissiper ; j'ai pris pour vous une estime particulière et je n'épargnerai rien pour vous la prouver, si vous ne me déguisez point la vérité.

L'ambition d'acquérir quelque gloire, répondit Jean de Calais, en se baissant profondément, ne peut entrer, Seigneur, dans les âmes capables de mensonge ; l'honneur et la probité seront toujours les guides de mes actions et de mes paroles. Je ne voudrais pas, au péril de ma vie, manquer à ce qu'ils exigent de moi, même avec mes plus grands ennemis ; jugez, Seigneur, si j'en suis capable avec un Prince dont la justice et les vertus font mon admiration.

Ainsi donc, lui dit le Roi, vous n'aurez pas de peine à m'avouer quelles sont les deux femmes et l'enfant peints sur la poupe de votre vaisseau. Non, Seigneur, lui répondit promptement Jean de Calais ; l'une des deux est ma femme, l'enfant est son fils et le mien, et l'autre est une de ses amies que j'ai tirés avec elle d'un funeste esclavage. Le Roi de Portugal soupira, et répandit quelques larmes qu'il ne put cacher. Et de laquelle, lui dit-il, êtes-vous l'époux ? De la plus belle, répondit Jean de Calais. Et son nom, continua le Prince ? Constance, et celui de sa compagne, Isabelle. Ah ! s'écria le Roi, je n'en puis douter. Mais, reprit-il, achevez d'être sincère en me contant en quel tems, et comment ces deux personnes sont parvenues entre vos mains ; et de quelle façon vous vous êtes résolus, cette Constance et vous, à vous donner la foi.

Alors sans hésiter Jean de Calais rapporta fidèlement au Roi de Portugal tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il était parti pour la première fois du lieu de sa naissance ; et quoiqu'il affectât de parler de lui avec modestie, il en dit assez pour faire connaître de quelle utilité sa valeur avait été à sa patrie ; il continua ensuite son naufrage sur les côtes de l'Orimanie, son aventure touchant le cadavre ; et enfin la manièle dont il avait délivré Constance et Isabelle.

J'adorai Constance, continua-t-il, du premier moment que je la vis ; en la connaissant, j'admirai sa vertu, son courage à supporter les malheurs, et je ne crus point de plus grande

félicité pour moi que d'être uni à elle pour jamais. J'eus le bonheur de lui plaire, elle accepta ma foi, mais elle me cacha sa naissance avec un soin extrême.

Il est vrai que je ne l'ai jamais pressée là-dessus ; mon cœur content de sa vertu dédaignant de s'instruire de ce qui doit le moins attacher les âmes généreuses, la mienne préférant l'esclave qui mérite des couronnes aux Reines dont les sentiments ne répondent pas à la grandeur de leur rang. J'en ai un fils qui fait tout mon bonheur et celui de sa mère, et c'est pour obéir à cette chère épouse que j'ai tourné la proue de mon vaisseau du côté de ces lieux. J'ignore son dessein ; j'ignore aussi le vôtre, Seigneur, dans le récit que vous exigez de moi, mais je sais que, quelqu'il puisse être, je serai toujours fidèle à Constance, et que je ne m'en séparerai jamais. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité que vous m'avez demandée : heureux si elle peut exciter dans votre âme les sentiments d'estime que je cherche à m'acquérir parmi les nations où mes desseins et le hazard me font aborder.

CHAPITRE X.

LE ROI DE PORTUGAL ACCEPTE JEAN DE CALAIS POUR SON GENDRE.

Oui, lui dit le Roi en l'embrassant, ta vertu a trouvé le chemin de mon cœur ; et pour reconnaître ta sincérité par une pareille franchise, apprends que cette épouse qui t'est si chère, est la Princesse ma fille, unique héritière de cet Empire, et que sa compagne Isabelle est celle du Duc de Cascaes.

Oh Ciel ! s'écria Jean de Calais, qu'il m'est glorieux, Seigneur, de vous avoir conservé ce précieux trésor ; mais hélas ! dans quel abîme de maux cette aventure va-t-elle me plonger ?

Non, non ; lui répondit le Roi, rassure tes esprits sur ce que tu peux craindre ; je suis aussi généreux que toi. Sans connaître ma fille que pour une esclave, tu n'as pas dédaigné de l'attacher à toi par des nœuds légitimes, tu n'as pas attaqué sa vertu par des feux criminels, tu l'as tirée d'un esclavage où cette vertu n'aurait peut-être pu triompher de la violence d'un amour odieux. Tu l'aimes, tu lui es cher, le secret qu'elle t'a fait de sa naissance me le prouve, puisque sans doute, elle craignait, en la déclarant, que je n'empêchasse un hymen que j'aurais pu trouver inégal, ne te connaissant pas. Elle t'a conjuré d'aborder en ces lieux avec son portrait, sûre que je le reconnaîtrais, et que ton mérite toucherait mon âme comme il a touché la sienne ; de plus elle t'a donné un fils, et sa gloire aujourd'hui demande autant que tu sois son époux qu'il lui eût été défendu autrefois de faire une semblable alliance. Je t'accepte donc pour gendre, continua ce grand Prince, et je reconnais ton fils pour le mien.

Jean de Calais ne put s'empêcher de l'interrompre ; il se jeta à ses pieds ; les termes les plus touchants prouvèrent sa reconnaissance pour ses bontés, et son amour pour la Princesse. Le Roi le releva avec tendresse. Ce n'est pas assez, continua ce Prince, mon cher Jean de Calais, de mon consentement, il faut que mon conseil l'approuve : mais je parlerai de façon à lui faire connaître que c'est ma volonté, et la joie que mon peuple aura de voir sa Princesse lui fera tout accorder.

Alors ce Monarque lui conta qu'environ au temps qu'il avait marqué dans son récit, Constance et Isabelle furent enlevées par des corsaires qui les trouvèrent se promenant au bord de la mer où leur jeunesse imprudente les avait fait venir sans gardes et sans secours ; qu'il n'avait rien négligé depuis cinq ans pour savoir ce qu'elles étaient devenues : mais que toutes les recherches ayant été inutiles, il avait langui jusqu'à ce jour dans une morne tristesse ; qu'il avait

fallu l'éclat de son arrivée pour exciter sa curiosité : Je rends grâces au Ciel, continua-t-il, de l'avoir écoutée, puisqu'elle m'a rendu par tes mains ce que j'ai de plus cher.

CHAPITRE XI.

LE ROI FAIT ASSEMBLER LES PRINCIPAUX.

Après cela, ce Prince fit appeler les principaux de sa Cour qui l'avaient accompagné dans le vaisseau de JEAN DE CALAIS, et leur ayant permis de dire ce qu'ils pensaient des personnes qui étaient peintes, ils s'écrièrent tous que c'était la Princesse et la fille du Marquis de Cascaes. Le roi leur avoua la vérité, et comme JEAN DE CALAIS avait reçu cette cour sur son bord avec une munificence extrême, il n'y en eut pas un qui ne le trouvât digne de posséder un bien qu'il s'était acquis en le leur conservant.

Le Roi fit assembler le conseil, et proposa la chose en Prince qui souhaitait que l'on fût de son avis. Personne n'en eut un contraire : le seul Don Juan, premier Prince du sang, s'opposa fortement au bonheur de Jean de Calais; mais quoique son éloquence fût animée par des raisons secrètes, et qui lui étaient sensibles, il fallut qu'il cédât au nombre. Le Roi qui croyait que l'intérêt et la gloire de l'état l'avaient fait parler, ne lui en voulut point de mal; et comme on résolut qu'on équiperait une escadre pour aller chercher la Princesse, il lui en donna le commandement, et ordonna que Jean de Calais l'accompagnerait.

Cet honneur ne le consola point de la perte qu'il faisait. Ce Prince aimait depuis longtemps la Princesse de Portugal. Il était neveu du Roi et par conséquent héritier de l'Empire, si Constance venait à manquer : mais son amour ayant mis des bornes à son ambition, il s'était flatté qu'un heureux hy-

men pourrait un jour satisfaire l'un et l'autre. La perte de la princesse avait ralenti sa passion et réveillé ses prétentions au trône ; et lorsqu'il apprit qu'elle était vivante, mais dans les bras d'un autre qui lui ravissait à la fois sa maîtresse et l'Empire, l'amour et l'ambition reprirent toute leur force et furent bientôt accompagnés de ce que la haine et la jalousie peuvent inspirer de plus terrible contre un rival.

Ce fut avec ces sentiments que Don Juan s'embarqua avec Jean de Calais, dont la vertu, l'espoir, la joie fermaient le cœur à des soupçons qu'il eut même rejetés, s'il eût été en état ou capable de les concevoir. On fit partir une corvette, pour donner avis à Constance de tout ce qui s'était passé à Lisbonne, et pour la préparer à son départ.

CHAPITRE XII.

DE LA MANIERE QUE CONSTANCE A VECU EN L'ABSENCE DE SON EPOUX.

Cette belle Princesse avait vécu dans une grande retraite, depuis qu'elle était séparée de son époux ; son fils et Isabelle étaient sa seule compagnie. Elle s'entretenait souvent avec elle de l'étonnement qu'elle s'imaginait bien que le Roi son père aurait eu. Isabelle qui n'avait su son dessein qu'après le départ de Jean de Calais, tremblait dans son âme que le Roi ne lui fit un mauvais traitement ; elle en marqua quelque fois sa crainte à Constance, mais en cherchant des détours, pour ne la pas alarmer mal à propos. La Princesse qui pénétrait tout ce qu'elle n'ôsait lui dire, la rassurait.

Le Roi, mon père, lui disait-elle, a de la tendresse pour moi; il sera charmé de me revoir; la vertu de Jean de Calais le touchera ; enfin je suis persuadée que mon bonheur sera parfait.—Mais, Madame, lui répondit Isabelle, puisque vous aviez cette pensée, pourquoi l'avoir exécutée si tard ? Qui

peut vous avoir empêché d'instruire le Roi de votre aventure ?—C'est un effet de mon amour, lui disait la Princesse. Je voulais attendre que le Ciel remplît mes désirs en me rendant mère, afin que le Roi mon père trouvât ma gloire intéressée à cimenter les nœuds que j'ai formés ; et si mon époux ne fût point parti, je l'y aurais engagé moi-même, pour effectuer ce que j'avais projeté.

Cependant, Madame, ajoutait Isabelle, si le Roi désapprouve vos feux, s'il ne veut pas reconnaître Jean de Calais pour votre époux ?—J'aurai, disait la Princesse, la satisfaction d'avoir prouvé mon amour à ce que j'aime, en lui sacrifiant le Trône où j'étais née ; j'aurai le plaisir de faire voir à son père, que celle qu'il regarde comme une vile esclave, aurait été Reine si elle eût moins estimé son fils. C'était avec de tels discours qu'elles coulèrent le tems de l'absence.

CHAPITRE XIII.

DON JUAN FAIT DILIGENCE ET ARRIVE AUSSITOT QUE LA CORVETTE.

Cependant Don Juan fit tant de diligence, et le vent fut si favorable, que l'escadre arriva presque aussitôt que la corvette. Aux nouvelles que celle-ci apporta, toute la ville fut en mouvement, chacun s'empressa à rendre ses respects à la Princesse, de qui la joie ne put s'exprimer en voyant réussir son projet si glorieusement pour elle et pour son cher époux.

Le père de Jean de Calais se repentant du mépris qu'il lui avait marqué, fut le premier à engager toute la ville à lui faire les honneurs qu'exigeaient sa naissance et son rang ; il lui demanda pardon en présence de tous, de son manque de respect, et son zèle éclata si sincèrement que la Princesse lui dit en l'embrassant et l'appellant son père, qu'elle

ne se souviendrait jamais de ce qui s'était passé, et qu'elle l'oubliait sans peine en faveur d'un époux qui lui était mille fois plus cher que sa vie.

Cette Princesse eut à peine reçu les hommages de la ville de Calais, que le port retentit de mille cris de joie qui annoncèrent l'arrivée de l'escadre. Les habitans magnifiquement vêtus se mirent sous les armes, et furent en bon ordre recevoir Don Juan et Jean de Calais, qui débarquèrent au bruit des trompettes et des timbales. Les chemins étaient remplis de monde, les fenêtres garnies de dames, et un peuple innombrable les accompagna jusqu'à l'hôtel de ville, où le principal Magistrat avait fait loger la Princesse avec son fils et Isabelle pour lui faire plus d'honneur.

Elle vint recevoir son époux et Don Juan sur le perron qui séparait son appartement de l'escalier. Elle était environnée des dames les plus qualifiées de la ville. Don Juan, comme ambassadeur, s'avança le premier, mit un genou en terre, et lui baisa la main. Jean de Calais parut ensuite, puis fit la même action ; mais cette Princesse, bien loin de lui présenter la main, ouvrit ses bras et se jetant dans les siens en le faisant relever, elle l'embrassa mille fois, en lui disant tendrement que ce n'était pas à lui à lui rendre des respects, qu'il fallait désormais qu'il les partageât avec elle. L'amour de ces deux époux attendrit toute l'assemblée, leur grâce et leur beauté attiraient son admiration, et l'on fut bien longtems sans rien entendre que : Vive Jean de Calais et la Princesse de Portugal.

Tant de marques de bienveillance de la part de la Princesse déchirèrent l'âme de Don Juan. Il se contraignit cependant, et voulant faire croire que ses ordres étaient d'assez grande importance pour n'être pas rendus publics, il demanda une audience particulière à Constance. Mais cette Princesse qui connaissait le fond de son cœur, voulut s'épargner un entretien qui aurait pu lui être désagréable, et lui répondit tout haut qu'elle n'avait point de secret pour son époux, qu'il pouvait s'expliquer devant lui : en sachant les bontés

du Roi pour Jean de Calais, ces ordres devaient lui être communiqués comme à elle.

Don Juan sentit toute l'étendue de ce refus. Il avait autrefois parlé de son amour à Constance qui l'avait toujours traité avec indifférence. Ainsi il ne douta point que la crainte d'entendre ses plaintes, et le mépris qu'elle faisait de sa tendresse, ne la fit agir de la sorte. Il résolut de s'en venger, et continuant de dissimuler sa rage et ses desseins, il rendit à la Princesse un compte exact de ce qui s'était passé entre le Roi et Jean de Calais, et finit en la conjurant au nom de ce Prince de partir incessamment.

CHAPITRE XIV.

CONSTANCE MONTRE LA JOIE QU'ELLE A DE PARTIR.

Constance lui dit qu'elle était prête, et qne rien ne pouvait la retenir dans l'impatience qu'elle avait d'aller rendre grâce au Roi de toutes ses bontés. Après tous ces compliments pleins d'une cérémonie qui gênait également ces heureux époux, l'infortuné Don Juan se retira dans l'appartement qu'on lui avait préparé et laissa Jean de Calais et sa belle Princesse en liberté.

Que ne se dirent point ces tendres époux! avec combien d'ardeur n'expliqua-t-il pas la vive reconnaissance que lui inspirait le sacrifice que Constance avait prétendu lui faire en lui cachant sa naissance et son rang; et quelle joie ne fit-elle pas paraître de pouvoir partager avec lui les honneurs qui y étaient attachés. Je ne finirais jamais si je prétendais écrire tout ce qu'ils se dirent.

Ainsi, pour abréger une histoire dont la suite a des événemens encore plus surprenans que ce que je viens de vous apprendre, je vous dirai que Constance et Jean de Calais récompensèrent magnifiquement le zèle des habitans de cette

ville et que voyant le temps favorable à leur navigation, ils résolurent de s'embarquer pour profiter de la belle saison. Cette charmante famille, composée de Constance, de son époux, de leur fils et de la fidèle Isabelle, abandonnèrent Calais, pour aller voir Lisbonne. Toute la ville les accompagna jusqu'à leur bord en leur souhaitant un bonheur constant et durable.

Don Juan fit mettre à la voile en détestant dans son âme les faveurs dont le Ciel comblait son rival, en rendant le temps et les vents propices à ses désirs. Mais, hélas! il n'eut pas longtemps à se plaindre du sort; le troisième jour de leur navigation, les cieux se couvrirent d'épais nuages, le vent devint furieux, et la mer agitée annonça le plus terrible orage qu'on puisse voir: les éclairs, la foudre, la tempête et l'impétuosité des flots étaient prêts d'engloutir à tout moment cette escadre malheureuse.

Jean de Calais mit en œuvre toute son expérience pour garantir le navire qui portait tout ce qu'il avait de plus cher.

L'amour qui l'animait paraissait seconder ses soins pour un bien si précieux; mais le traître Don Juan qui l'observait sans cesse et dont la rage et la jalousie troublaient également le cœur et la raison, le voyant occupé dans le fort de la tempête à observer le temps, prit le sien si justement, que sans pouvoir être vu de personne il vint derrière lui, et le poussa si rudement, qu'il le précipita dans la mer, dont les vagues gonflées l'une sur l'autre le firent bientôt perdre de vue à son barbare homicide.

CHAPITRE XV.

CONSTANCE EST INCONSOLABLE.

Cependant le gros vent faisait aller si vite le vaisseau dans lequel étaient Constance et Don Juan qu'on avait déjà bien fait du chemin sans qu'on s'aperçut que Jean de Calais

y manquait. Mais la Princesse toujours attentive à son sort, alarmée de ne point le voir, le demanda, le fit chercher et chacun s'empressa à la satisfaire. On n'entendit plus que des cris malheureux qui annoncèrent à cette malheureuse épouse qu'on ne le trouvait pas.

Je n'ai point de termes assez forts pour vous exprimer son désespoir : la tempête ne l'intimide plus, une plus forte crainte lui donne du courage, elle vient sur le pont, elle appelle son époux, et les profonds abîmes du funeste élément retentissent du son de sa voix. Le perfide Don Juan s'approche et paraît le plus empressé à chercher Jean de Calais; mais trop sûr de son dessein, il lui fait entendre qu'il faut qu'un coup de vent l'ait jeté dans la mer.

Quelle affreuse nouvelle pour une femme si passionnée! elle s'arrache les cheveux, ses mains meurtrissent son beau visage, la vie lui fait horreur, et, pour la terminer, elle cherche à s'élancer dans la mer. Don Juan se met au-devant d'elle. Isabelle embrasse ses genoux; il n'est pas jusqu'au moindre matelot qui ne quitte tout pour s'opposer à son dessein. Mais leurs soins sont inutiles, et sa douleur lui prêtant des forces, elle est prête à franchir les obstacles qu'on y met; lorsqu'Isabelle lui présente son fils, qui lui tendant les bras semble la supplier de vivre encore pour lui. Cet objet la saisit, l'étonne, l'arrête, et sans calmer son désespoir, il lui ôte le courage d'en suivre les mouvemens. Ne pouvant plus supporter les maux qu'elle ressent, elle tombe évanouïe dans les bras d'Isabelle.

On profita de cette faiblesse pour l'arracher de cet endroit. Isabelle et Don Juan mirent tous leurs soins à la faire revenir; ils réussirent, mais rien ne put calmer sa douleur. Le nom de Calais était sans cesse dans sa bouche. Don Juan voulut la consoler; mais la perte de son époux ayant redoublé sa haine pour ce Prince, elle ne voulut plus l'écouter, et lui ordonna de ne plus se présenter à elle le reste du voyage.

La tempête cessa ; la mer devint calme et ces tristes vaisseaux arrivèrent à Lisbonne sans autres accidents. La présence de la Princesse répandit une joie universelle dans cette cour, mais lorsque le Roi la reçut dans ses bras, et que ses pleurs et ses sanglots lui eurent appris la perte qu'elle avait faite, il ne put lui refuser des larmes. Ce tendre père partagea sa douleur. Le bruit de ce malheur ne fut pas plutôt répandu que les grands et le peuple firent voir de leur part un deuil universel.

CHAPITRE XVI.

INTRIGUES DE DON JUAN.

Lui seul, Don Juan, jouissait d'une secrète joie, espérant que le temps ferait finir les pleurs et l'amour de Constance ; mais pour y parvenir plus vite, il fit tant par des voies souterraines et qui ne pouvaient le trahir, qu'il engagea les peuples du royaume des Algraves à se révolter, sentant bien qu'il aurait le commandement de l'armée pour les remettre dans leur devoir.

Cela ne manqua pas : le Roi lui remit le soin de châtier ces rebelles. Alors charmé de voir réussir son dessein il marcha contre les révoltés qui s'étaient retranchés au bord d'une rivière. Il les attaqua, pénétra dans leurs retranchemens, et après un combat de six heures, il remporta une victoire complète ; et poussant plus loin ses conquètes, il prit toutes les villes, et fit punir les auteurs d'une rebellion qu'il avait fomenté lui-même. Il soumit de nouveau les Algraves au Roi de Portugal, et revint à Lisbonne où les états assemblés lui décernèrent les honneurs du triomphe.

Ce n'était pas assez pour lui ; il les engagea par ses intrigues à demander la Princesse en mariage, consentant que son fils régnât après lui. Cette demande était si juste que

les états l'approuvèrent, et la demandèrent au Roi qui ne pouvant s'opposer à ce qui lui paraissait juste, le proposa à la Princesse, qui ne put l'entendre sans désespoir. Elle renouvela sa douleur et elle protesta au Roi qu'elle se donnerait plutôt la mort que d'épouser un Prince qui était l'objet de sa haîne. Mais l'intérêt de l'Etat l'emporta sur ses raisons ; il fallut obéir et le jour fut fixé pour la célébration de ce funeste hymen que le peuple souhaitait avec ardeur. Le même moment fut destiné au triomphe de Don Juan, pour lequel le Roi avait ordonné au-dessous du château un feu superbe, composé par plusieurs compartimens qui devaient offrir aux yeux un spectacle magnifique.

CHAPITRE XVII.

JEAN DE CALAIS ECHAPPE DE LA FUREUR DES EAUX, ABORDE UNE ISLE DESERTE.

Il s'était écoulé près de deux ans depuis la perte de Jean de Calais duquel il est temps que je vous entretienne. La mer ne lui avait pas été si funeste que Don Juan l'avait espéré. Cet époux infortuné trouva dans les débris de quelque vaisseau qui avait fait naufrage de quoi se garantir de la mort : il combattit longtemps contre la fureur des eaux, et fut poussé dans une île déserte, où il aborda dans l'état où vous pouvez juger que devait être un homme qui sort d'un semblable péril.

Il fit longtemps réflexion sur sa triste aventure, et malgré la douleur accablante qu'il ressentait de se voir si cruellement séparé de Constance et son fils, il remercia le Ciel de lui avoir sauvé la vie, espérant qu'il trouverait encore par sa bonté les moyens de rejoindre des objets si chers.

Ce fut avec ces pieux sentimens qu'il parcourut cette île d'un bout à l'autre sans y trouver nulle marque d'habitation.

Il n'y vit que de timides animaux, auxquels il fut obligé de déclarer une innocente guerre, pour conserver, dans ces sauvages lieux, des jours que les eaux avaient respectés. Il y vécut de cette sorte deux années que Constance avait passées à le pleurer, sans qu'il vit aucune facilité qui dût lui donner l'espoir de la revoir. Il commençait à s'abandonner à de douloureuses réflexions, lorsqu'un jour se promenant sur le bord de la mer, il vit un homme dans l'éloignement, qui lui parut venir droit à lui. La joie s'empara de son cœur, et voulant jouir au plus tôt d'une vue qui ranimait son espérance, et la confiance qu'il avait toujours eue dans les effets de la Providence, il doubla le pas, et l'ayant joint : Je me croyais seul dans cette île, lui dit-il en l'abordant, n'ayant jamais remarqué, depuis que j'y suis, nul vestige qui me pût faire connaître qu'il y eût d'autre homme que moi. Je croyais y terminer mes jours malheureux sans espoir de secours ; mais votre présence la fait renaître, et si vous êtes seul avec moi, nous trouverons peut-être ensemble les moyens que je n'ai pu imaginer pour en sortir.

" Il est vrai, répondit l'inconnu d'un ton grave, que cette " île était inhabitée avant ton abord, et je ne fais moi-mê- " me que d'y aborder." Comment se peut-il, lui répondit Jean de Calais, mes yeux ne découvrent aucun navire qui vous ait pu porter ?

" Les chemins que j'ai pris, lui dit-il, sont inconnus aux " hommes. Je vois, continua-t-il en remarquant l'étonne- " ment de Jean de Calais, que mon discours te surprend ; " mais tu seras encore plus surpris lorsque tu sauras que je " ne viens ici que pour toi : je te connais, Jean de Calais, " je sais tes malheurs et la trahison de Don Juan. Mais " sache que ce n'est pas la seule peine qu'il te prépare : il " est prêt d'épouser ta femme. Elle t'aime toujours tendre- " ment et quoiqu'elle croie ta mort certaine, elle t'est fidèle.

" La seule amitié paternelle et les raisons d'état dont on
" la rend victime, l'obligent à donner sa main à ce traître :
" le jour de demain doit éclairer ce fatal hymen, qui sera
" le dernier de sa vie, si tu ne parais promptement."

Grand Dieu ! s'écria Jean de Calais, et comment pourrais-je empêcher tant de malheurs dans l'état où je suis. Hélas ! je supportais avec quelque patience ceux où j'étais plongés, j'implorais encore le Ciel avec quelque confiance, je me flattais que sa bonté me tirerait d'ici, puisqu'elle m'avait arraché à la mort; ta vue même avait cimenté cet espoir dans mon âme; mais ce que tu m'annonces met le comble à mon désespoir. Mon perfide rival sera possesseur de Constance si je ne pars : il n'a qu'un jour à passer pour l'être : Hé ! par quel moyen puis-je paraître? le vaisseau le plus léger, le vent le plus favorable me seraient inutiles quand je les aurais, et mon seul secours doit être dans la fin de ma vie.

" Calme tes transports," lui répondit l'inconnu, je t'ai dit
" que je ne suis venu ici que pour toi ; promets-moi la moitié
" de ce que tu aimes le plus et je te jure à mon tour d'em-
" pêcher le mariage et le triomphe de Don Juan. Tu peux
" connaître ce que je puis par tout ce que je t'ai dit ; ainsi
" remets ton sort à la disposition divine, rappelle ta vertu,
" suis-en exactement les lois. Tu sauras un jour pour quelle
" raison le Ciel prend soin de ta destinée."

Jean de Calais était si surpris de ce qu'il entendait, et de la sureté avec laquelle cet homme lui parlait, qu'il doutait s'il était éveillé ; mais faisant réflexion qu'il ne pouvait rien lui arriver de plus cruel que ce qu'on venait de lui annoncer, et qu'il n'était pas en état de démêler le mensonge d'avec la vérité, il résolut de s'abandonner à l'inconnu, et lui promit tout ce qu'il voulut.

Alors ils s'assirent auprès d'un arbre, et cet extraordinaire compagnon lui conta tout ce qui s'était passé à la cour de Portugal, depuis sa prétendue mort et les efforts

que Constance avait faits pour lui garder sa foi. Pendant ce récit, Jean de Calais ne put résister à la violence du sommeil qui vint l'accabler, el malgré l'intérêt qu'il prenait à ce discours il s'endormit.

CHAPITRE XVIII.

JEAN DE CALAIS SE TROUVE A LISBONNE.

Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'à son réveil il se trouva dans l'une des cours du château de Lisbonne. Il regarda de tous côtés, et bien sûr qu'il ne s'abusait point, il ne douta plus du pouvoir de celui qui l'avait conduit dans ce lieu. Mais son embarras était extrême de savoir comment il pourrait s'offrir aux yeux de la Princesse; l'état misérable où il était, ses habits en lambeaux, les pieds nuds, une barbe proportionnée au temps qu'il y avait qu'il ne prenait pas de soin de sa personne, lui faisaient croire avec justice qu'on ne pourrait le reconnaître.

Cependant l'espoir dont il se sentait animé lui fit prendre le parti d'aller dans la cuisine. Un officier qui le vit, touché de compassion, lui permit de s'approcher du feu et le destina sur le champ à porter du bois dans les appartemens. Il s'en acquitta exactement, cherchant dans son esprit quel moyen il trouverait pour voir la Princesse. Il concevait que les apprêts qu'on faisait étaient pour la fête qui lui devait être si fatale, et son cœur gémit de ne trouver nul expédient pour la trouver.

Il était enseveli dans ces tristes réflexions, lorsque le hasard fit descendre Isabelle dans les offices, voulant elle-même donner quelques ordres. Jean de Calais la reconnut et la regarda si attentivement, qu'elle ne put s'empêcher d'examiner celui qui avait cette hardiesse. Elle ne put méconnaître

ces traits si gravés dans son souvenir. La ressemblance de ce malheureux avec Jean de Calais la frappa; elle le parcourut des yeux avec soin, et les ayant jetés sur ses mains qu'il affectait de lui faire voir, elle aperçut un diamant à son doigt qu'elle reconnut être le même que Constance avait autrefois donné à ce cher époux, et qu'il avait conservé malgré ses malheurs.

Alors elle ne douta plus que ce ne fut Jean de Calais lui-même; mais cachant son trouble, elle remonta dans l'appartement de la Princesse à laquelle elle conta son aventure, en ajoutant qu'elle n'avait ôsé parler devant tant de témoins à celui qu'elle croyait son époux, craignant de l'exposer dans le misérable état où il était.

Constance ne balança pas un moment à cette nouvelle: elle conjura Isabelle de chercher quelque prétexte pour lui faire voir cet homme. Celle-ci y courut, et l'ayant trouvé chargé de bois, elle lui ordonna de le porter dans le cabinet de la Princesse; elle les y attendait avec une impatience extrême. Jean de Calais obéit, posa son bois dans l'endroit qu'elle lui marqua; mais ne voyant personne qui pût le contraindre, et voyant la Princesse qui le regardait avec attention, il se jeta à ses pieds.

A cette action Constance démêla aisément sous cet équipage malheureux l'homme du monde qui lui était le plus cher; elle pensa expirer de joie, et se jetant dans ses bras, leurs soupirs, leurs larmes et leurs sanglots furent longtemps les seuls qui exprimèrent les mouvemens de leurs cœurs. Isabelle qui avait eu le soin de fermer la porte du cabinet, vint se joindre à eux, et les priant de se calmer, leur fit connaître qu'il fallait ne perdre aucun instant pour avertir le Roi du retour de Jean de Calais, afin de rompre l'hymen fatal dont on faisait les apprêts.

Ce discours était trop sensé pour n'y pas faire attention. Nos tendres époux interrompirent leurs caresses pour pren-

dre les mesures qui leur étaient nécessaires. Ils résolurent que la Princesse enverrait prier le Roi de lui faire la grâce de passer dans son appartement pour une affaire qui intéressait l'état et sa gloire ; que le secret qu'elle demandait l'obligeait à le prier de venir seul, afin de n'avoir personne de suspect.

Celui que Constance chargea de cette commission s'en acquitta si bien que le Roi ne tarda pas à se rendre seul chez la Princesse sa fille. Il ne fut pas plutôt entré dans son cabinet, que cette Princesse se jetant à ses pieds et lui prenant les mains : Seigneur, lui dit-elle, Jean de Calais est vivant, il est de retour ; rendrez-vous ses yeux témoins d'un hymen qui va causer ma mort ? Le Roi la releva, et malgré la surprise de cette nouvelle, il jura qu'elle devait tout attendre d'un père qui l'aimait tendrement.

Jean de Calais qui s'était caché, parut et mettant un genou en terre : L'état déplorable où je parais à vos yeux, Seigneur, lui-dit-il, vous permettra-t-il de me reconnaître ? Le Roi recula quelques pas, et le reconnaissant : O Ciel ! lui dit-il en lui tendant les bras, que vois-je ! en croirai-je mes yeux ! Quels malheurs vous ont éloigné de nous, quel accident vous a mis comme vous êtes ? et quel miracle nous rassemble ?

Jean de Calais lui raconta la trahison de Don Juan, son abord dans l'île déserte ; et comme il en était sorti et rendu à Lisbonne.

Le Roi sentit toute l'énormité du crime de Don Juan, et jura que ce jour qui devait être celui de son hymen et de son triomphe, serait celui de sa mort. Il consola Jean de Calais, le pria d'oublier ses infortunes, et de se mettre en état de paraître aux yeux de sa cour. Il embrassa la Princesse et entra dans son appartement, si irrité contre le traite que l'ayant trouvé qui l'attendait, avec beaucoup de Seigneurs, il lui dit de le suivre sur l'édifice du feu pour lui

faire remarquer ce qui manquait. Don Juan le suivit. Ils y entrent : le Roi le voyant occupé à examiner les machines en sortit et l'ayant renfermé, il ordonna qu'on y mît le feu. Il fut consumé à l'instant.

Le Roi exposa aux principaux la perfidie de Don Juan et son supplice. Ils approuvèrent le Roi et détestèrent l'action de Don Juan. Alors le Roi nomma Jean de Calais son héritier, comme étant époux de la Princesse, et leur fils leur successeur. Alors la joie se répandit dans tous les cœurs, et tous les grands furent invités pour être témoins du bonheur de Jean de Calais et de la Princesse.

Le jour de ce festin où l'on ne pensait qu'au plaisir, on vit entrer dans la salle où était cette assemblée un homme dont la taille et l'abord surprirent également. On le regarda longtemps sans rien dire, mais lui s'avançant vers Jean de Calais : " Reconnais, lui dit-il, celui qui t'a tiré de l'île déserte et conduit dans ce palais, et souviens-toi que tu m'as promis la moitié de ce que tu as de plus cher pour ce service ; aurais-tu assez de vertu pour tenir ta parole ?" Oui, lui répondit-il, la reconnaissance et l'honneur m'y engagent ; demande et tu seras satisfait. " Hé bien, lui dit cet homme, je veux la moitié de ton fils." Jean de Calais frémit, Constance pâlit, le Roi et l'assemblée en furent indignés. Mais cet homme adressant la parole à Jean de Calais : " Tu sais ma puissance, lui dit-il, il m'est aussi facile de réduire ce palais en cendres et de vous faire tous périr, qu'il me l'a été de te tirer de l'île déserte." Alors le Roi lui offrit sa couronne ; mais ni les larmes de Constance, ni les remontrances de toute l'assemblée ne purent rien obtenir.

Jean de Calais qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment, prit enfin la parole. " Ce ne sont point tes menaces, lui dit-il, qui me feront tenir la promesse indiscrète que mon amour et la crainte de perdre ma Princesse m'ont

" obligée de faire. Si ton pouvoir s'étend si loin, tu peux sa-
" voir le fond de mon cœur, et que c'est la seule probité qui
" me force à tenir ma parole."

Alors prenant son fils par la main, et détournant les yeux en frémissant : Tiens, dit-il, je te le livre, fais-en toi-même le partage." Le Spectre le prit par un pied, et ordonnant à son père de le prendre par l'autre, il tira son cimeterre en regardant fixement Jean de Calais qu'il trouva ferme, malgré l'horreur qu'il ressentait.

" Va, lui dit-il alors d'une voix plus douce, je te rends ton
" fils, reçois aujourd'hui le prix de ta vertu et de ta généro-
" sité. C'est moi dont le corps était déchiré par les chiens,
" lorsque tu entras dans la ville de Palminie, c'est moi dont
" tu payas les dettes, et c'est à moi à qui tu as donné la sé-
" pulture. Je ne t'ai pas quitté depuis ; attentif à ton sort,
" et connaissant ton âme, c'est moi qui conduisis le corsaire
" qui enleva la Princesse auprès de ton vaisseau où tu l'a-
" chetas sans la connaître ni l'avoir jamais vue, et dans le
" seul dessein de lui rendre sa liberté. Apprends par ces ex-
" emples combien le ciel chérit les hommes vertueux. J'ai
" voulu t'éprouver, tu ne t'es pas démenti : jouis en paix de
" ton bonheur. Sois toujours sage, inviolable et modéré, le
" ciel ne t'abandonnera jamais; tu seras véritablement Prince,
" parce que tu devras ce titre à ta vertu plutôt qu'aux lois
" d'une naissance qui ne dépend point de nous, et dont on
" tire peu d'éclat quand la sagesse ne l'accompagne pas."

Le Spectre disparut, et laissa l'assemblée dans la joie et l'étonnement de l'heureux dénoûment de cette aventure. On célébra l'union deConstance et de Jean de Calais qui fut ratifiée authentiquement; et ce Prince ne voulant manquer en rien de ce qui pouvait prouver sa piété, fit faire un mausolé superbe à ce généreux inconnu qui lui avait fait et prédit tant de bien.

LECTEURS,

Vous voyez par cet exemple combien le ciel récompense celui qui fait du bien à son semblable.

Vous voyez aussi que la vertu, (qualité qu'on ne saurait trop louer,) n'est pas oubliée, et qu'elle est aussi généreusement récompensée.

